

André Gide: **Correspondance avec Jef Last (1934-1950)**. Edition établie, présentée et annotée par C. J. Greshoff. Presses Universitaires de Lyon, 1984. 191p.

Ceux qui s'intéressent à Jef Last, dont j'ai déjà parlé ici même (RCEN III, i-ii p.91-94), seront heureux d'apprendre que sa correspondance avec André Gide a été publiée. Qu'ils soient pourtant avertis que, tandis que certains traits de cette édition leur plairont, d'autres les décevront.

D'une part, ils la trouveront exacte. Le texte est quasiment pur de fautes typographiques, à l'exception notable d'une citation estropiée en espagnol; les notes sont exactes et assez complètes, et l'écriture de Last dépasse rarement l'entendement de l'éditeur. ("Le gouvernement de Ivan King" à la p.127 devrait être "le gouvernement de Nanking" c.-à-d. celui de Chiang Kai-Shek). Last écrivait à Gide en français, en commettant des erreurs tant de vocabulaire que de syntaxe; pas trop, mais M. Greshoff a bien fait de les corriger, tout en en laissant quelques-unes pour leur saveur (p. ex. "J'ai merde de l'Europe!")

D'autre part, M. Greshoff a donné exprès une édition incomplète. Il est vrai qu'aucune correspondance ne peut faire le portrait complet d'une amitié: les meilleures discussions, les confidences les plus profondes, ont lieu quand les amis se rencontrent, et ces moments-là ne laissent pas de trace écrite. En plus, il arrive que les correspondants perdent des lettres. C'est le cas ici, pour plus d'une raison. Premièrement, la Gestapo a saisi toutes les lettres de Gide écrites avant 1938 et on ne les a jamais retrouvées. Deuxièmement, les deux hommes se déplaçaient constamment et Last était terriblement distrait. Pendant des années, après avoir décidé d'éditer la correspondance, il retrouvait encore des lettres de Gide dispersées un peu partout dans sa maison.

Troisièmement, depuis la mort des deux amis, les lettres n'ont pas reposé bien tranquillement dans un coffre quelque part comme il siérait. Last n'a jamais pu mettre en exécution son dessein de les éditer, bien qu'à cette fin il ait racheté celles qu'il avait écrites à Gide aux exécuteurs de celui-ci. En 1961, dans le même but, l'éditeur A. A. M. Stols a acheté la correspondance entière, mais lui non plus n'a pas donné suite. Enfin, en 1974, la veuve de M. Stols a apporté les lettres de Gide à Paris

pour les mettre en vente, mais le sac qui les contenait a été volé. Heureusement, son mari avait fait dactylographier des copies des lettres de Gide, et celles de Last n'avaient pas fait le voyage, autrement nous n'aurions plus rien.

Par suite de ces mésaventures, nous avons beaucoup plus de lettres de Last que de Gide. Ajoutons que celles de Last sont beaucoup plus longues, parfois de vrais épanchements, et on voit bien que dans une édition complète la contribution de Last aurait dépassé de loin celle de Gide. Donc, pour les années 1934-38, l'éditeur a donné un récit sommaire des événements, complété de lettres de Last et d'autres sources; et pour les années 1938-50 il a donné la plupart des lettres de Last tout en se contentant d'un sommaire de celles qu'il jugeait moins pertinentes pour le portrait de l'amitié.

Or, tout cela est sans doute raisonnable, puisqu'il s'agit d'un volume dans une série sur Gide; mais cela décevra ceux qui s'intéressent à Last. En effet, on peut regretter les coupures. A part quelques omissions surprenantes de passages traitant de questions littéraires, elles traitent de trois questions. D'abord de politique; ensuite des constants problèmes financiers de Last, causés en grande partie par la campagne menée contre lui sans répit non seulement par les fascistes mais aussi, une fois qu'il avait quitté le Parti, par les communistes. Et enfin du bonheur qu'il éprouvait parfois, et du malheur et de la solitude qu'il connaissait beaucoup plus souvent, comme amant homosexuel. Ces questions-là ne sont pas sans intérêt. Pourrait-on même voir dans l'omission des épisodes sexuels un signe du même puritanisme qui s'est abattu sur les Pays-Bas vers la fin des années trente et qui a réduit Last au désespoir le plus noir? (On pouvait prendre un garçon dans un terrain vague, a-t-il écrit, mais on ne pouvait pas l'emmener à un hôtel pour lui offrir un repas, du réconfort et de bons conseils).

Et pourtant, malgré ces défauts, quelques-uns inévitables et d'autres que l'éditeur jugeait qu'il devait risquer, la correspondance reste très intéressante, surtout si l'on le lit en même temps que les souvenirs de Last *Mijn Vriend André Gide* (Amsterdam, van Ditmar, 1966). L'histoire qui s'y déroule est assez familière. Last a rencontré Gide à un rassemblement de gauche

à Paris en 1934, et s'il ne sont pas devenus des amis sur place comme Gide l'a prétendu plus tard, un lien s'est formé dans quelques mois qui a duré toute leur vie. Les deux hommes avaient besoin de calme pour pouvoir écrire, donc Gide a emmené Last l'année suivante au Maroc, endroit qui est devenu le théâtre de la libération homosexuelle de Last. Quand on a offert à Gide une visite de l'URSS, en juin et juillet 1936, Last s'est vite porté volontaire pour l'accompagner et pour lui montrer Moscou, qu'il avait exploré pendant deux visites antérieures; d'ailleurs, il savait un peu le russe.

A leur retour, Last est allé combattre dans la guerre civile espagnole; mais la faction staliniste s'est retournée contre leurs alliés républicains, et Last était donc en danger parce qu'il était un ami de Gide, qu'on savait être en train d'écrire un livre qui critiquait l'Union soviétique. Du moins, ainsi jugeaient les amis de Gide, sans doute avec raison. Last lui-même n'avait pas peur, mais il trouvait que Gide était malavisé de publier sa critique tant que la lutte suprême contre le fascisme continuait. En tout cas, en avril 1937, il a quitté l'Espagne et le Parti, et les années de misère ont commencé.

Il est question dans les lettres de cette époque d'autres amis dans le besoin, notamment d'Harry Domela, un Allemand qui avait combattu aux côtés de Last et qui, quand les Républicains étaient enfin vaincus, passant en France, s'est vu immédiatement enfermer par l'armée française dans un camp de concentration particulièrement barbare, sans autre sortie que la Légion étrangère.

Avec l'éclatement de la guerre de 40, la correspondance entre les deux amis surmenés constamment en voyage diminue de plus de plus, et entre 1941 et 1945 elle s'arrête tout à fait parce que Last fait la Résistance. Quand la paix revient, Last est déprimé par le triste avenir qui attend son socialisme idéaliste dans un monde gouverné par les idéologies, la haine, l'amoralité; Gide est d'accord, mais la maladie le rend de moins en moins capable de répondre aussi longuement qu'il voudrait, d'autant moins d'aller voir Last ou de le rejoindre dans les voyages que celui-ci propose. La mélodie finit dans le mode mineur. D'autant plus que, comme dans toutes les correspondances, la dernière lettre que nous possédons n'est pas conçue pour marquer la fin de quoi que ce soit.

Pendant ces seize années, Gide est pour Last une source d'aide financière et autre, comme il l'a été pour maint autre d'ailleurs, et aussi de conseils sur ce qu'il veut écrire et comment. Quand il se sont connus, Last était au fond un reporter dans qui un poète romantique était emprisonné; Gide l'a amené à essayer des romans qui soient moins des reportages. Dans un de ceux-ci il présente de façon symbolique le conflit éternel entre la révolution et la justice humaine; un autre nous offre un portrait psychologique de Judas.

Mais surtout Gide lui remonte le moral. Au début, Last a encore sa foi communiste pour le soutenir, au point même où elle crée parfois une tension entre elle-même et son amitié pour Gide. Par exemple, il admet que, en offrant de montrer Moscou à Gide sans supervision officielle, il savait que la chose était impossible, mais "je croyais déloyal, envers le Parti, l'URSS et toi-même, de t'avertir"(!)(p.226). Mais l'expérience de Last en Espagne et à son retour lui a ouvert les yeux sur le communisme. Nous savons de **Mijn Vriend André Gide** que cette foi avait été son substitut pour l'homosexualité, de sorte qu'en 1937 il a été forcé de recourir à celui-ci juste au moment où la société cessait de le tolérer. En même temps, il a perdu le droit d'entrée dans tous les périodiques où jusque-là il avait gagné sa vie. Dans cette situation désespérée, il avait un besoin constant de Gide et de ses conseils, de son encouragement, de son aide et même, nous semble-t-il, de son amour paternel: "Il y a des fois que je sens un peu sur moi ton ombre comme Klaus Mann a senti celle de son père [Thomas]" (p.146). Sentant toujours terriblement qu'il était un nouveau venu dans la vie de Gide, se sentant plus jeune, un écrivain moins important, moins sage, en somme inférieur à Gide, il dit maintes fois qu'il importune, qu'il veut à tout prix ne pas dépendre de son aîné -- mais si Gide, pour cause d'absence ou de maladie, n'écrit pas, il est au désespoir, parce qu'alors il ressent "une peur sous-consciente, la peur d'avoir perdu, non ton amitié, mais ton intérêt"(p.133):

L'idée que pour toi je ne serai jamais qu'un étranger sympathique, et que peut-être tu partiras avant de savoir que quelqu'un qui n'est pas né Français, par un chemin mystique se sent plus proche de toi qu'il n'a jamais osé te confesser, m'est à peu près insupportable"(p.136)

Mais il n'avait aucune raison de craindre, car Gide se sentait très proche de lui: "Je voudrais que tu me saches et sentes avec toi comme aux meilleurs jours du passé"(p.135).

En somme, ce volume ne nous donne guère plus qu'un échantillon de Last l'analyste politique lucide ou de Last le narrateur habile, mais il nous donne un portrait émouvant de l'homme Last, vulnérable et en effet souvent blessé par la vie et les sales tours politiques. Il est ainsi le complément de **Mijn Vriend André Gide**, où la narration et l'exposé politique prédominent, et où les souffrances de Last sont passées sous silence -- puisque après tout il ne s'agit pas de lui mais de Gide. Ce complément a donc une valeur certaine.